

Le chaman (automne 1998)

Suzanne Robert

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1998). Le chaman (automne 1998). *Liberté*, 40(6), 119–128.

Hors les murs

SUZANNE ROBERT

LE CHAMAN (automne 1998)

Dans le septembre rouge des forêts laurentiennes, les corbeaux croassent au-dessus des bancs de brouillard qui isolent du monde la presqu'île rocheuse où nous habitons, loin du cœur de Sainte-Enclave-des-Lacs. Immobile entre les troncs des érables bleuis par l'aube, la jeune femelle orignal, pourtant si proche de la baie vitrée, paraît invisible. Elle vit discrètement parmi nous depuis quatre mois déjà et, bien que ses traces s'impriment quotidiennement dans nos sentiers, elle ne se laisse apercevoir que rarement : parfois sur le chemin à l'aurore, ou alors au crépuscule, dans les hautes herbes du marécage. Ce qui étonne le plus chez elle, c'est l'attention et le silence qui marquent son existence errante. Elle n'émet jamais aucun son, alors qu'elle capte la moindre inflexion sonore avec ses grandes oreilles qui pivotent indépendamment l'une de l'autre sur leur axe ; ses yeux sombres se posent sur choses et gens avec diligence et curiosité. Elle ne montre ni nervosité, ni inquiétude, ni hâte, mais elle a tout de même appris à fuir, quoique très lentement, les automobiles qui croisent sa route ; auparavant, elle leur bloquait le passage pour mieux examiner à loisir ces aberrations de la Nature. L'esprit qui anime la patiente orignal est un être raffiné, pacifique et discret. Si nous réussissons à la garder encore un peu parmi nous, les chasseurs de Sainte-Enclave-des-Lacs ne pourront pas la

tuer avec leurs arcs et leurs flèches ou avec leurs mousquets à poudre noire — seules techniques d'assassinat permises ici — puisque la sanglante et inutile saison de la chasse aura pris fin. Sinon, s'ils la repèrent avant, je jure que je ferai écran entre elle et eux.

À l'époque où il n'y avait pas encore de chaman sur la presqu'île pour apaiser les esprits sylvestres, trois drames s'y sont produits à quelques années d'intervalle. Dans le premier cas, un homme qui avait coupé puis brûlé un merisier centenaire a tout perdu lors d'une faillite; dans le deuxième cas, un homme et une femme qui avaient détruit une forêt ont dû subir la mort de leur enfant; dans le dernier cas un homme, qui avait déboisé un territoire dominé par un immense bouleau à trois troncs puis répandu sur cet espace saccagé des cailloux et du sable, a vu sa femme le quitter. Maintenant qu'un chaman vit parmi nous, le royaume des esprits qu'incarne chaque élément de la Nature connaîtra désormais un frein à sa haine de l'humanité. Quoique, s'il advenait qu'on tuât la jeune orignal, il n'est pas certain que les pouvoirs du chamanisme réussiraient à sauver l'assassin de la vengeance surnaturelle, car les fantômes végétaux et animaux de Sainte-Enclave sont parmi les plus sensibles à la douleur et à la mort.

*

Chez les Netsilik¹, de même que chez les Esquimaux² du Centre³, trois grands Esprits dominant l'univers: d'abord, la divinité suprême, *Nuliajuk* pour certains, *Sedna* pour

1. Voir Ascen Balikci, *The Netsilik Eskimo*, New York, The Natural History Press, 1970.

2. Le terme *eskipot*, en langue algonquienne, signifiait « mangeur de viande crue »; on croit qu'il aurait donné naissance au mot « esquimau » utilisé par les Occidentaux.

3. Voir Franz Boas, *The Central Eskimo*, Lincoln, University of Nebraska, 1967.

d'autres, maîtresse de la terre et de la mer, qui déteste les humains parce qu'ils lui ont coupé les doigts (lesquels se sont changés en phoques) lorsqu'elle était toute jeune ; puis *Narssuk*⁴, l'enfant géant qui contrôle neige, vent, tonnerre et pluie, et qui, lui aussi, hait l'espèce humaine car elle l'a ligoté pour ensuite le chasser vers le ciel ; et enfin *Tatqep* (Netsilik), ou *Qauma'vu* (Esquimaux du Centre), l'Esprit de la lune, frère incestueux du soleil, sa sœur⁵. *Tatqep* était le seul esprit dominant à montrer quelque bienveillance envers le peuple humain.

Le chaman — *angatkok* pour les Netsilik, *ang'akoq* pour les Esquimaux du Centre — a pour rôle primordial de protéger l'humanité contre les forces invisibles qu'elle risque d'offenser en ne respectant pas les tabous d'usage. Pour l'aider dans sa fonction, des esprits protecteurs, les *tunraq*, lui sont remis en cadeau lors de son initiation ou lui sont acquis au cours de son existence. Les *tunraq* varient en nature et en forme ; ce sont des ombres matérialisables qui peuvent grandir ou rapetisser à volonté et mettre leurs talents au service du chaman, surtout lorsque ce dernier officie. Les *tunraq* les plus puissants s'incarnent sous trois apparences précises : les roches, les hommes et les ours polaires, ceux-ci constituant les plus robustes esprits protecteurs, alors que les blocs rocheux ont un pouvoir davantage magique, puisqu'ils marquent l'entrée d'une vaste maison de pierre que seul peut voir le chaman et où lui seul peut entrer. Les relations entre le chaman et ses *tunraq* demeurent ambivalentes en raison du caractère particulier de certains esprits et de la relative autonomie des autres. Il arrive que des *tunraq* attaquent leur chaman ; la plupart du temps, la chose survient lorsqu'un esprit protecteur chargé d'une mission par son

4. Chez les Netsilik. Chez les Esquimaux du Centre, trois sœurs possédaient les mêmes caractéristiques que *Narssuk*.

5. Notons qu'aucun culte n'honorait le soleil chez les Inuits.

chaman échoue dans sa tâche: il se métamorphose alors en une sorte d'esprit « inversé », aveuglé par la frustration, tourné contre son maître et porteur de maladie et de mort. Le chaman doit alors faire appel à ses *tunraq* les plus puissants pour contrôler la situation.

Dans l'univers glacial et aride de l'Arctique où la survie constituait un souci de tous les instants, les Inuits vivaient dans la crainte constante d'offenser l'esprit des êtres qui justement leur permettaient de survivre. La non-observance d'un tabou relié à la chasse pouvait transformer l'âme d'un animal bafoué en un monstre assoiffé de sang. Les animaux les plus dangereux à cet égard étaient les ours; tout rituel non respecté pendant ou après leur mort provoquait chez eux une colère irrépressible. Quant aux âmes des caribous, elles étaient reconnues comme particulièrement délicates et requérant une attention toute spéciale. Le phoque occupait une place prépondérante dans la vie et dans la cosmologie esquimaude; beaucoup d'égards lui étaient réservés: par exemple, le corps d'un phoque fraîchement tué ne devait jamais être déposé sur le plancher sale d'un iglou, ce qui aurait offensé son esprit; on versait de l'eau sur sa bouche pour éteindre une soif éventuelle. Ces gestes de respect et de considération pour l'âme du phoque l'encourageaient à se réincarner dans un autre corps de phoque avec l'intention de se laisser tuer encore une fois par le même chasseur; ainsi, un Inuit agissant avec déférence dans ses efforts de survie au cœur d'une contrée inhospitalière chassait toujours en quelque sorte un seul et unique animal, celui-là même qu'il s'était attaché une première fois par l'attention portée à tout le poids de sa mort. Quel que soit l'être qu'elle fauche, la Mort est toujours la Mort, et c'est coquetterie morbide d'Occidental et « indifférence toute coloniale⁶ » que de

6. Barry Lopez, *Rêves arctiques*, coll. « 10/18 », n° 2359, p. 167.

départager les mortels entre ceux qu'il importe peu de détruire, parce qu'ils ne sont considérés que comme objets, et ceux qu'il est interdit d'assassiner, parce qu'ils appartiennent à notre espèce, ce qui leur confère automatiquement la détention d'une âme. Pour l'Esquimau, toute mort atteint un esprit. Et si l'humain bafoue cette réalité, la peur, l'effroi fera son œuvre contre lui : les *tupiliq*, esprits malfaisants, ronds et remplis de sang, porteurs de maladies et de mort, terroriseront le fautif.

Quand un Esquimau est atteint de maladie, c'est qu'il a offensé l'univers spirituel. On envoie alors chercher le chaman, seul capable de lutter contre les forces surnaturelles. Le chaman entre dans l'iglou du malade et s'installe face contre le mur de glace, à l'écart de l'affligé et de sa famille. Il s'accroupit et se couvre la tête du capuchon de son vêtement. On éteint quelques lampes pendant que le chaman tape dans ses mains, répétitivement. Tout son corps se met à trembler et, au cours de la transe, des sons inhumains sortent de sa bouche. Puis, à l'aide d'incantations dans une langue sacrée formée de mots archaïques, il demande à un de ses *tunraq* d'entrer en lui pour le protéger pendant qu'il officie. Commence dès lors l'étape des interminables questions par lesquelles l'officiant cherche à découvrir la raison de la colère des esprits : (à un homme) « As-tu travaillé la pierre pendant qu'il y avait un phoque non dépecé sur le sol de ton iglou ? » ou (à une femme) « As-tu cousu des peaux pendant la chasse aux caribous ? » Le malade doit répondre avec sincérité. S'il ne peut parler en raison du type de maladie dont il souffre ou de l'intensité de cette maladie, le chaman utilise la méthode du soulèvement de la tête : il entoure la tête du fautif avec un lien dont il tient l'extrémité dans sa main et, après chaque question posée, il tire délicatement sur le lien ; si la tête reste lourde et difficile à soulever, la réponse s'avère négative ; et vice versa. Dès que la nature de l'affront a été découverte, les esprits

vengeurs, les *tupiliq*, abandonnent le malade et quittent l'iglou. Le chaman lance aussitôt ses *tunraq* à leur poursuite afin qu'ils les lui ramènent: il pourra ainsi les tuer avec son couteau à neige. Le sang répandu sur ses mains marquera l'issue victorieuse du combat; si toutefois le malade succombe malgré tout, c'est que les *tupiliq* étaient trop nombreux ou que, dès après l'intervention du chaman, d'autres esprits malfaisants ont envahi l'iglou.

Enfermés dans un désert blanc où l'existence prenait la forme d'un danger permanent tant dans sa dimension matérielle que dans son espace surnaturel, mal aimés dans un monde glacial dominé par *Nuliajuk* (ou *Sedna*), le grand Esprit féminin misanthrope (cela nous change du mythe de la sainte Mère auréolée, obèse d'amour sous ses voiles d'un tendre bleu étoilé), prisonniers d'un univers ambigu où chaque animal pouvait tout aussi bien constituer une source de vie que l'origine de la souffrance et de la mort, les Esquimaux vouaient un grand respect à leurs chamans, car non seulement ces derniers arrivaient-ils à intégrer en un tout plausible et intelligible l'au-delà, le milieu physique et la vie sociale, mais de plus, par le biais d'actes symboliques, ils donnaient un sens à une multiplicité de faits demeurés inexplicables sans leur intervention.

*

Tous les matins à l'aurore, jusqu'à ce que les glaces de décembre recouvrent le Lac-du-Vent-qui-tourne, le Chaman de la presqu'île se rend, sur son kayak rouge, dans la zone où les eaux sont les plus profondes. (Elles atteignent là, en fait, une profondeur de cinquante-trois mètres; c'est à cet endroit que plusieurs témoins disent avoir aperçu un monstre marin évoluant en surface.) Comme tous les chamans, il a le pouvoir de voyager dans la mer et sur la lune, ainsi que dans les trois au-delà où vont les esprits humains après la mort: dans l'*Agneriartarfik* (Netsilik), ou *Qudlivun* (Esquimaux du Centre), village

céleste où tous sont heureux; dans l'*Aglermiut*, ou *Adlivou*, enfoui profondément sous le sol et où tous sont également heureux; et dans le *Noqumiut*, ou *Adliparmiut*, situé juste sous la croûte terrestre et où, somnolents, les esprits humains ont les yeux fermés et mangent des papillons.

Tous les matins, le Chaman immobilise son kayak au-dessus du gouffre lacustre et observe la lumière dans l'eau. Alors, au cœur du silence brumeux de l'aube que déchire parfois le cri d'un huard — bel oiseau, rare toutefois de nos jours sur nos lacs infestés de bateaux à moteur et d'hydravions —, grâce aux techniques archaïques de l'extase et par des transformations subtiles menant à la Métamorphose, le Chaman devient l'énigme qu'il observe et entreprend un long voyage immatériel en compagnie de son *tunraq*. Il a pour esprit protecteur un ours polaire au pelage gris nommé *Nanuq*. L'ours et le Chaman plongent et nagent en traversant verticalement le Lac-du-Vent-qui-tourne.

Le thème des ours nageurs ou volants a marqué l'art de la culture du Dorset (de 500 avant J.- C. à 1 000 après J.- C.) dans l'Arctique.

Les chamans du Dorset, quand ils entraient en transe, « s'en-voaient », quittant leur corps d'homme pour visiter le royaume des esprits, au fond de la mer ou sur la lune. Là, ils consultaient, apaisaient et cajolaient les esprits, pour eux ou pour leurs patients. Lors de ces voyages ils étaient fréquemment accompagnés par de puissants auxiliaires et, parmi ceux-ci, l'ours n'avait pas son pareil. L'ours aidait l'angakoq, ou chaman, à sortir de son corps pour qu'il puisse voler⁷.

Ayant atteint les arcanes du monde, *Nanuq* et le Chaman remontent en spirale sur les courants ascendants du lac. L'aube s'achève lorsque le Chaman, à nouveau seul,

7. *Ibid.*, p. 161-162.

reprend sa pagaie et que son kayak glisse comme un narval vers notre presqu'île. *Nanuq* est redevenu une ombre immatérielle, car les ours polaires sont solitaires. «On raconte des histoires étranges sur leur persévérance et leur solitude» écrit Barry Lopez⁸. Leur comportement parfois agressif envers leurs congénères vise à empêcher toute tentative de rapprochement.

*

Dès que le Chaman a accosté sur la presqu'île, Sainte-Enclave-des-Lacs reprend son trépidant rythme automnal et déballe, dans le septembre rouge, tout l'arsenal de son vacarme: bruits d'hélices et de pales, de fusils et de carabines, musique d'ambiance sur l'artère principale du village, motocyclettes, VTT et le reste. Tout le monde s'éclate et les affaires sont bonnes. Même les garçons du village, qui ne tondent plus les gazons à cette époque de l'année, ont trouvé de l'emploi: soit qu'ils lavent des bateaux à moteur avant qu'on ne les entrepose pour l'hiver dans un joli plastique bleu, soit qu'ils repeignent les avions et les hydravions des riches à l'aéroport. L'Auberge De-la-Queue-du-Train (le «spot» de Sainte-Enclave, dit la publicité) et le Palais-de-l'Ennui, hôtel isolé au bord d'un petit étang bouillonnant, organisent des «tours d'hydravions» pour montrer aux touristes les belles couleurs de nos montagnes; les hydravions «opèrent (*sic*) à partir du Lac-du-Vent-qui-tourne», précise la publicité. Quant à la station de ski Gare-aux-Hauteurs, elle loue chaque automne un hélicoptère pour promener le touriste au-dessus des feuilles rouges. «Mon approche marketing du produit "automne" se montre très efficace et l'indice touriste/jours/sites/nuitées est très élevé! Nous progressons! Nous progressons!» s'exclame en se frottant les mains notre brillant commissaire économique, le Perfide-à-l'œil-de-verre.

8. *Ibid.*, p. 144.

Entre les vrombissements des différents moteurs de l'aéronautique enclavienne retentissent les coups de fusil des chasseurs. Bientôt, en début octobre, le « Concours de panaches », commandité par le journal *Allo, ici police !*, par le fabricant d'armes *Ruger* et par le Tavernier de Sainte-Enclave, viendra récompenser le meilleur des meilleurs (le prix ? deux passes pour le Festival de Saint-Tite, obtenues grâce aux « relations » du Tavernier). Les Inuits se trouvaient quotidiennement confrontés à un déchirant dilemme : mourir de faim, ou supplier l'esprit d'un animal de se laisser tuer. Tout cela n'est que poésie infantile pour l'Occidental *High Tech* de la fin du deuxième millénaire. De nos jours, nul dilemme ne vient entacher la virile activité qui réunit, sans distinction de classe ou de rang, les gros-bras-petites-têtes et les grosses-têtes-petits-bras. Déguisés en coureurs des bois, tout doute éteint et toute conscience abolie, seuls ou « entre gars », ils retournent joyeusement vers un stade supposé primitif de l'humanité, dont ils ne connaissent pourtant aucune des caractéristiques : ni les liens antiques qui unissaient les êtres à leur environnement, ni les principes cosmologiques souvent complexes ayant animé ces liens ancestraux.

Dans la nuit des temps, chasser effrayait et nourrissait. Aujourd'hui chasser, cela excite et détend, bien davantage qu'une Molson Ex ou qu'un double scotch. Ce n'est plus une affaire très compliquée et ce n'est plus une question de survie, surtout pas chez les Rambos de l'automne enclavien, bien nantis et surnourris. Existe-t-il encore aujourd'hui en Occident des gens qui doivent chasser pour se nourrir ? Autrement dit : les pauvres chassent-ils ? Ou inversement : les chasseurs sont-ils tous pauvres ? Et si oui, où prennent-ils leur argent pour s'acheter une arme ? Outre cela : vivons-nous dans un désert de glace ? Etc. Les questions sont ouvertes... comme la chasse.

*

La tâche du Chaman de la presqu'île lui pèse comme une chape de plomb en cette fin de millénaire, lui qui doit à la fois protéger les hommes contre la haine des esprits et les esprits contre l'indifférence humaine.

Il sait que la jeune orignal avait quitté la presqu'île il y a quelque temps, qu'elle a alors été aperçue par une multitude de gens, que son existence est désormais connue et donc menacée, qu'une voiture l'a légèrement blessée sur la route, qu'elle a fui et est revenue sur la presqu'île où elle se cache. Lui seul connaît le lieu de sa cachette.

Un soir, à la tombée du jour, le Chaman a déplacé un bloc erratique pour entrer dans l'immense maison de pierre que lui seul peut voir. Des lueurs ont fusé aussitôt de la roche et zébré toute la forêt environnante comme des aurores boréales. Assis sous terre, enfermé dans un halo mystique, le Chaman a eu cette vision : l'esprit pacifique et discret qui animait auparavant la jeune orignal s'est aigri et durci ; la peur et l'amertume ont entamé l'innocente curiosité qui le menait amicalement vers les hommes. Épuisé, inquiet, l'esprit de la bête a sombré imperceptiblement dans la haine de l'humanité. L'alliance est rompue.

Et de l'œil bleu cristallin du Chaman, inexorablement, l'esprit blessé de l'orignal a obscurci l'éclat.

La Narratrice